

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE: 422-14

La démocratie, c'est l'envie.

PROUDHON.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. >
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Pour les Fous

Les fervents de la loi — ils sont légion, puisque sans eux cette vieille idole aurait tot croulé, — feraien bien de préciser en exemples corrects l'objet de leur culte irréfléchi. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre de ces mille masques hideux, qui grimace au cinématographe changeant de l'actualité. Puis l'éternel dévidement recommence. Et nous regardons, incurables badauds que nous sommes, indifférents, amusés, ou même bâts admirateurs, nos propres souffrances ou notre propre bêtise qui passent sous nos yeux comme de vulgaires faits divers ou une fabuleuse fantasmagorie. Nos plus forts tressaillements, en face de ce drame perpétuel dont nous faisons les frais, victimes chourinées à chaque instant par le code, se bornent tout au plus à nous inspirer quelquefois le désir d'une timide retouche dans la disposition des scènes ou du décor. Encore siéder, pour ménager notre esprit de routine, que ces minimes modifications soient désespérément lentes, et avant toutes choses qu'elles ne modifient rien, rien.

Il était entendu que la Bastille, dans sa chute radieuse, avait entraîné celle d'innombrables bastilles. Entre autres Latudes dont la grande Révolution avait littéralement fait tomber les chaînes, étaient les aliénés, ou prétendus tels, ces malheureux qu'on envoyait pourrir dans des cachots infects, et souvent par intérêt, par caprice, par vengeance, sur simple lettre de cachet.

Puis voilà que, près d'un demi-siècle plus tard, on s'aperçoit qu'il faut tout recommencer, et nos inlassables ravaudeurs se remettent à la besogne, et, cousins, rapiéçant, ils nous livrent enfin une de ces bonnes lois d'occasion qui peuvent passer pour neuves : la loi du 30 juin 1883.

Oh, entre ses mailles serrées, soyez bien tranquilles, il n'y a plus de place pour l'arbitraire : N'importe qui — il est vrai — femme ayant assez de son mari, mari ayant assez de sa femme, voisin à qui votre tête déplaît, héritier qui vous trouve bien lent à mourir, a le droit de vous faire enfermer dans un asile d'aliénés. Que si vous êtes trop invraisemblable comme fou à lier, on en sera quitte pour vous catégoriser fou inoffensif. Simple question de classement. Mais on ne peut le nier, il y a des garanties. Pour vous retirer ainsi de la circulation et vous emmurer tout vivant, il faut un certificat signé par un médecin, — un médecin choisi et payé par celui qui vous fait interner.

Vous vous permettez quelques doutes sur l'indépendance de ce praticien. Mais songez que ses assertions seront contrôlées par un aliéniste de profession attaché à l'établissement où l'on désire vous emprisonner, c'est son métier à lui de tâter les cervelles, comme à l'autre de tâter les pouls. Bien plus, s'il s'agit d'un asile privé, l'aliéniste lui-même ne sera pas cru sur parole, et le préfet de police ou le préfet du département prendront la peine de lui dépecher, pour une contre-épreuve, un ou plusieurs confrères. Peut-être que ces juges en perturbations cérébrales auront une légère tendance, — comme les Perrins-Dandins du prétoire voient partout des coupables, — à ne découvrir que des fous dans les pauvres diables amenés à leur tribunal. A part cela, tout est pour le mieux dans le meilleur des Charenton et autres Bicêtre ou Villejuif.

S'il est possible de corser l'épithète d'aliéné par celle de dangereux, alors, mon ami, votre affaire marchera rondement. La préfecture de police ou la préfecture tout court lance un ordre de séquestration, et ça y est, vous voilà au cabanon. Dans les cas réputés urgents, l'ordre peut venir de moins haut : un modeste commissaire de police, un simple maire y peuvent suffire ; et, à défaut de certificat médical, cette vague et souvent stupide rumeur qui s'appelle la notoriété publique, leur délivrera carte blanche pour vous interner provisoirement. Mais le provisoire dure tant, pour l'ordinaire ! Vous objecterez aussi sans doute qu'il est peu rassurant d'être à la discréption de Lépine ou autres valets du gouvernement : si la politique et la police s'en mêlent, qui est certain, à un moment donné, de n'être pas tenu pour fou dangereux ?

« Très dangereux », répètera comme un écho renforcé le procureur de la République aux visites semestrielles ou trimestrielles qu'il vous rendra dans votre asile,

« Excessivement dangereux », renchériront le préfet et le président du tribunal.

« Plus que dangereux », opineront en chœur les médecins fonctionnaires, auxquels on ne saurait vraiment demander d'apporter une note dissonante dans ce concert,

La loi de 1883, mais nous l'avons vue vivre sous nos yeux, sa vie néfaste et homicide, dans une pièce de Louis Bruyère, jouée, il y a quatre ans, au Théâtre-Antoine, « En Paix ».

Un négociant, Varambaut, ayant eu à s'absenter quelque temps, avait confié la gerance de sa maison à son gendre, Raoul Mériel. A son retour, il constate un gaspillage effréné, un désordre inouï, et de plus un détournement de 50.000 francs. M. Mériel père, se refusant à restituer cette somme, Varambaut, inflexible, est bien décidé à traîner le fils en correctionnelle. Pour parer le coup, Mériel organise un petit complot de famille.

Il sagit de faire interner le gendre dans la maison de santé du docteur Collas.

Un peu médecin lui-même, Mériel n'a pas beaucoup de peine à s'assurer la complicité d'un de ses confrères. Quant à celle de Collas, bas intrigant qui ne vise qu'à s'enrichir, elle lui est toute acquise. Qu'importe que Mathilde, la fille ainée de Varambaut, ait des scrupules, et ne veuille point s'associer à cette infamie ? Or n'a nul besoin d'elle. Varambaut sera l'interné par persuasion : de lui-même, il va se constituer prisonnier de Collas, croyant qu'il est seulement question pour lui de prendre quelque repos. Ce n'est que plus tard qu'il découvrira l'affreuse vérité : il est dans une maison de fous ! Et il n'en sortira plus jamais, malgré les efforts combinés de sa fille et de son père. Style par le machiavélique Collas, un des pensionnaires de celui-ci a blessé au vif les sentiments paternels de Varambaut par des insinuations répugnantes au sujet de Mathilde.

« Parlez-lui de Mathilde », dit jésuitique Collas aux juges venus pour apprécier de visu l'état mental de Varambaut. Ils obéissent, et l'effet désiré se produit : l'infortuné entre dans une fureur épouvantable. On se hâte de lui passer la camisole de force. L'enquête est terminée.

Ce n'est là qu'une fiction, mais les événements se chargent tous les jours de lui donner un corps tangible.

L'année même qui suivit sa promulgation, la loi précitée, encore toute neuve, fut employée contre un jeune homme de famille, Jean Mistral, dont le père était riche à millions — quarante millions à ce qu'on disait. Jean Mistral, s'était marié en Pologne à une fille pauvre, Guilhelmine Dombrowska, qui, au témoignage des rapports de police, était loin d'être une vertu. Cette union contractée par un mineur sans le consentement paternel, fut annulée de plein droit.

Quant au fils indocile et peu rangé, il fut interné comme fou dans un asile de Saint-Rémy. Etais-il fou, en vérité ? Son abattement et son désespoir purent le faire penser peut-être. Trois médecins le certifèrent, et plus tard trois professeurs de la Faculté de Montpellier. Un jugement du tribunal civil de Tarascon maintint, en 1883, l'interdiction dont J. Mistral avait été frappé comme dément. La sentence, confirmée par la cour d'appel d'Aix, fut néanmoins avec des considérants peu flatteurs à l'égard du père de Jean Mistral, et de toute sa famille, qui étaient taxés d'inhumanité, pour n'avoir pas fait soigner dans une de leurs villas ce malade, tout à fait inoffensif.

Cet aveu in-défensum de la justice, se déclarant par-dessus le marché impuissant, induit en de tristes et pénibles réflexions.

Songez qu'on avait fait valoir comme argument décisif, pour ne pas mettre un terme à cette longue séquestration, que Jean Mistral avait une tenue et des propos de la dernière indérence, susceptibles d'effaroucher la morale publique. Or, un valet de chambre qui, depuis quatre ans, ne quittait pas le malheureux, interrogé par M. Livet, rédacteur au *Voltaire*, lui affirmait qu'au grand jamais il n'avait vu, ni entendu rien de pareil. Oh ! la vérité officielle ! cela vaut la justice officielle, n'est-ce pas ? deux coupeuses de gorges et de bourses qui s'entendent à merveille.

L'affaire Bertie-Mariott est encore présente à toutes les mémoires. A la suite, si je ne trompe, de démêlés conjugaux, M. Bertie-Mariott, journaliste, avait été, sur la demande d'un siénien beau-frère, et de sa femme, interné à Charenton. Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'ambassade anglaise pour le tirer de là.

Et l'ex-agent Guérin, qui ne s'entendait pas avec sa femme non plus, et que celle-ci un beau jour fit cueillir délicatement à son domicile, d'où il fut dirigé sur Sainte-Anne, puis sur Ville-Evrard. Bien que quarante-deux personnes et même un médecin de

l'établissement certifiaient l'intégrité cérébrale de l'ancien sergent, un rédacteur du *Journal* a dû, pour lui rendre la liberté, l'enlever en automobile.

C'est aussi grâce à sa douce épouse que, ces temps derniers, Henri Houtre, épicier à Hellennes-les-Lille, fut interné comme fou, avec la complicité du maire et du médecin. Fou, s'il n'était pas médicalement, répondit l'économie, il l'était administrativement.

Reportons-nous un peu en arrière : Gilbert Lenoir, Prenant, ont eu à subir de telles séquestrations, parce que leur esprit d'indépendance gênait l'autorité. Il n'a tenu qu'à un fil que le ministre Constance n'étoffât par cette méthode, la voix ardente de notre amie Louise Michel.

On n'a pas oublié non plus Mlle Klein, dont l'internement dura depuis dix longues années, et dont la folie pourtant a paru au moins douteuse puisque d'actives et inutiles campagnes de presse s'élèverent autrefois en sa faveur.

Les asiles d'aliénés, c'est l'emprisonnement arbitraire et indéfini : c'est aussi la torture et la mort, témoin ce malheureux M. Méchin assassiné récemment à Tours, par ses gardes-chiourme.

Ce tableau, fort incomplet, nous donne en racourci une idée de ce qu'est une loi, de ce que sont toutes les lois.

Nous le savons, la réalité nous le rappelle cruellement chaque jour, et nous hésitons à briser ce collier de force qui nous enserre.

Il y a soixante-six ans que nous supportons sans broncher cette inique législation de 1838, régressant les aliénés. Et quand nous déciderons à en changer, nous ferons probablement comme les empiriques qui, pour guérir un mal y substituent un autre mal. Ne voit-on pas qu'une seule chose importe ? C'est de supprimer tout pouvoir de l'homme sur l'homme. La liberté n'est qu'à ce prix.

Silve.

AU HASARD DU CHEMIN

Pour l'abattoir.

Tristes, tête baissée, muse baveux avec des meuglements sourds : ils s'en vont à pas lents, très lents vers l'abattoir. — Qui ? Les boeufs.

Gais et contents, l'œil émerillonné, la face enflumée, brillaient à tue-tête, ils s'en vont, d'une course folle, vers l'abattoir. — Qui ? Les conscrits.

Les pauvres, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Qui ? Les boeufs, ils portent sur la fesse leur numéro d'abattoir, marqué au fer rouge, et ils n'en ont aucune fierté, je vous assure ! — Qui ? Les boeufs.

Lépine Impérator.

Le ministère Combes a failli passer un mauvais quart d'heure et s'il faut en croire la presse nationaliste c'est au préfet de police, dont tous les Parisiens connaissent et apprécient le tact et l'urbanité, qu'il a dû son salut.

Interpellé à propos de l'envahissement de la Bourse du Travail, par les argousins, Combes a dû déclarer que les agents avaient manqué de sang-froid et que cet

acte, a-t-il reconnu volontiers était illégal et injustifié.

M. Lépine, présent lors des échauffourées, n'est pas intervenu, et son chef hiérarchique, Cavaillé, n'a pas craint même de dire en son rapport que les subalternes avaient pu considérer sa présence comme un assentiment tacite.

C'était donc logiquement la révocation de Lépine, mais il paraît que ses dossiers sont garnis et comme il a déclaré qu'il ne quitterait la Préfecture que si on le révoquait, il est encore là pour longtemps.

M. Combes a donc reconnu tout ce qu'on a voulu, mais par un hasard malheureux il a été impossible aux enquêteurs d'établir la moindre responsabilité : les brigades qui opéraient ce jour-là se sont volatilisées !

Il ressort donc de ce débat amphigourique que tout le monde a eu tort mais que néanmoins personne n'est responsable : Lépine est au-dessus de la loi.

Nous le savions déjà, mais ça fait tout de même plaisir de voir la Chambre l'affirmer.

Nous savions aussi que si les préfets passent, les casse-têtes ressent et peu nous importe quelles mains les manient, puisque c'est toujours sur nos têtes qu'ils retombent.

Lépine *Imperator te Salutamus !*

Le budget policier.

Si nous ne sommes pas à Paris bien gardés, ce n'est pas faute que l'administration manque de fonds, les poches du Contribuables sont comme la naïveté de l'électeur, inépuisables.

La voiture du Préfet — c'est la Patrie qui le dit, coûte 14.400 francs par an.

L'habillement de l'équipement des gardiens de la paix (?) reviennent à 1.113.148 francs.

Le service cycliste engloutit 42.000 francs.

Le chauffage l'éclairage des bureaux la bagatelle de 83.821 francs.

La brigade spéciale des jeux absorbe 49.600 francs.

La ville paie pour les bureaux intérieurs 4.159.200 francs, 686.075 francs pour les gratifications ; 50.000 francs pour les frais d'agents auxiliaires.

le serf moderne use ses muscles, appauvrit son cerveau pour que ses parasites aillent de joie en joie, savourent l'existence comme un beau fruit.

Quand le travailleur est constamment aux branards, le maître se prélasser dans la voiture avec un air quiet, une sérénité sans pareille.

Si la neige prodigue ses flocons ou si le froid sévit avec intensité, le possédant à chaud au ventre, chaud aux pieds, chaud partout, des vêtements épais et de planctureux repas le protégeant contre les intempéries atmosphériques. Le pauvre, dans sa modeste pelure, claque des dents et claque du bec, s'il ne meurt pas de froid et de faim.

Les bébés ou les enfants du seigneur actuel font entendre des cris révélant le bonheur, les loupis du trimeur, dans leurs galettes ou au sein des villes, ont la face pale et s'étiolent lentement.

Travaillez, prenez de la peine, C'est le fonds qui manque le moins...

En effet, tel est le lot du plébien. Œuvrer dans la tristesse sempiternellement, mettre la main au périn, l'angoisse au cœur, se coléter avec la matière pour la transformer au gré, selon le caprice ou les besoins du possédant, et n'en avoir que les bribes, — le bon billet !

Le producteur de toutes choses, acculé à la disette, jeté à la souffrance, exploité sans vergogne par une élite littéraire, commerciale ou politique, au nom de principes caudiques, — belle œuvre, en vérité ! Le contraste est frappant. Quel observateur ne le verrait !

Mais le pauvre ne le voit pas, ses yeux sont clos.

Dans ce siècle où il est fait une consommation considérable de solidarité, d'altruisme, d'égalité sociale, de fraternité, le travailleur est un paria parce que les grands mots tombent plus facilement des lèvres que les idées qu'ils contiennent ne se réalisent. L'obscurité mentale est un fléau.

Il se détache sur l'individu une avalanche de creuse rhétorique qui l'étouffe. Aller à l'idée, s'efforcer de lui faire prendre corps, entendre matérialiser des pensées en opposition avec les immenses anéries qui obscurcissent la plupart des citoyens en proie à la république, à la monarchie, abatardis par l'autorité, dévitalisés par de longs siècles d'erreurs ; se dégager de l'épaisse couche d'irratiocinements dont le turbinaire est victime à son insu, ce n'est pas là, ce me semble, une tâche impossible.

En jetant un coup d'œil sur la société, c'est-à-dire l'ensemble des humains, elle est jugée immédiatement.

Elle est caractérisée nettement par deux éléments contraires : *Le proléttaire, le bourgeois ou le voleur, le voleur, le maître, le gras peinard, l'oisif, le malheureux, l'heureux, le domestique, le maître.* En d'autres termes, le travail, le capital, ou le mangé et le mangeur, la chose utile et l'ogre avide de chair humaine.

En d'autres termes encore, l'homme qui pleure et l'homme qui rit, l'individu sans table et le pourreau à deux pieds prenant largement part du festin social au détriment de celui qui a fourni les mets.

Sans être pourvu d'une cérébralité satanique, le dépenaillé ne pourra-t-il dire à l'autre : Homme audacieux, ton cynisme me révolte enfin, ton pantagruélisme m'a dévoré, moi et les miens... Travaille, prends de la peine, c'est le fonds qui manque le moins... c'est la grâce que je te souhaite.

Antoine Antignac.

FICTION LEGALE

Pour être capable de recevoir il suffit d'être conçu.

Code Civil

L'être, futur enfant, porte une queue aux reins, Tout comme les anthropoides ; Ce n'est qu'un frisson d'être un souffle, un ruidement ; Mais, ô flancs féminins, tonneaux des Danaïdes, Tout, en vous, tout s'engouffre insatiablement, Et ce mortel embryonnaire, Il peut être millionnaire !

Il est, dit Demolombe, habile à recevoir. Il est pourvu de droits et nanti d'un avoir. Autour de lui tout se dépense, L'or roule, sonne et fond ; mais lui n'a pas eneoor D'encéphale, il attend des yeux, c'est une panse qui s'immobilise un flot de rayons d'or ; A peine est-il embryonnaire Qu'il est déjà millionnaire.

Bien heureux qu'il ne sache encore, le vainqueur Ce qu'il est ! Un orgueil féroce enfant son cœur Pourrait faire éclater sa mère. Pensez donc : au Soleil, il a déjà du bien, Quand le Soleil pour lui n'est que pure chimère ! Il est propriétaire avant d'être chrétien !

Absolument embryonnaire, Et néanmoins millionnaire !

Quel sort ! toi, cependant, qui marches, bien Homme accompli, robuste en ta virilité, La tête obstinément féconde, La misère t'a pris en son étroit licoi ; Tu peux mourir, Cerveau, meurs, fait faillite au monde ; Car ton génie et ta vigueur n'ont pas le sou ; Mais à l'état embryonnaire On peut être millionnaire.

Paul MARROT.

(*Mystères physiques*, 1 vol. 1887. A. Lemerre, Editeur, Passage Choiseul, Paris.)

LIVRES A LIRE

Désharmonies de la nature humaine comme principale source de nos malheurs.

... L'homme, à cause des désharmonies fondamentales de sa nature, ne suit pas son développement normal. La première partie de la vie évolue encore sans trop de troubles ; mais après l'âge adulte, notre développement devient plus ou moins et se termine par une vieillesse prématûre et pathologique (1) et par une mort précoce et anormale. Le but de l'existence humaine ne doit-il pas plutôt consister dans l'accomplissement du cycle complet et physiologique (2) de la vie, avec une vieillesse normale qui aboutit à la perte de l'instinct de la vie et à l'apparition de l'instinct de la mort naturelle ?...

... La science est venue nous apprendre que l'homme, descendant de l'animal, a dans sa nature des qualités bonnes et mauvaises et que ce sont ces dernières qui rendent l'existence si malheureuse. Mais la nature humaine, n'étant pas immuable, peut être modifiée au profit de l'humanité.....

La morale doit donc être fondée non sur la nature humaine viciée, telle qu'elle est actuellement, mais sur la nature humaine idéale, telle qu'elle doit être dans l'avenir. Avant tout, il faut tenter pour ainsi dire de redresser l'évolution de la vie humaine, c'est-à-dire de transformer ses désharmonies en harmonies (orthobiose). Comme il n'y a que la science qui soit capable d'une pareille tâche, l'humanité est obligée de lui donner la possibilité de l'accomplir. Or, même dans les pays les plus avancés, la science se trouve encore loin de cet idéal.

(1) Maladive. La *pathologie* est l'étude des organes en mauvais état de fonctionnement.

(2) Saine. La *physiologie* est l'étude des organes en bon état de fonctionnement.

Elle rencontre à chaque pas des obstacles nombreux, qui ralentissent ses progrès d'une façon considérable.

Cette amélioration de la nature humaine exige avant tout sa connaissance approfondie. Comment peut-on essayer de modifier la vieillesse actuelle, pathologique au plus haut point, en vieillesse physiologique et normale, si l'on ne connaît pas suffisamment son mécanisme intime ?...

... Plus la masse des connaissances devient grande, plus il faudra de temps pour l'apprendre. Seulement, cette période préparatoire servira de prélude à l'âge mûr et à la vieillesse idéale.

Le tableau repoussant de la vieillesse actuelle se rapporte à la vieillesse dévîée de son véritable sens, pleine d'égoïsme, d'étreinte de vues, d'incapacité et de méchanceté. La vieillesse physiologique de l'avenir sera certainement différente sous ce rapport..... La vieillesse, qui dans son état actuel se présente plutôt comme une charge inutile pour la communauté, deviendra la période du travail profitable à la société. La vieillesse ne subissant plus ni perte de mémoire, ni faiblesse intellectuelle, pourra appliquer sa grande expérience aux choses les plus compliquées et les plus délicates de la vie sociale.

... Une fois que chacun aura reconnu le véritable but de l'existence humaine et pris comme idéal la réalisation de l'évolution normale de la vie, il existera un guide sûr de la vie pratique. On saura au moins où aller, ce qui n'est pas le cas actuellement...

... Il faudra réformer beaucoup des coutumes et des institutions actuelles qui paraissent si solidement établies. L'abandon d'un grand nombre d'usages très répandus, la transformation de tout le plan d'enseignement, demanderaient des efforts très longs et très pénibles.....

Pour modifier la nature humaine, il faut, avant tout se rendre compte de l'idéal auquel on veut aboutir, après quoi on doit mettre en œuvre toutes les ressources dont dispose la science pour arriver à ce résultat...

(*ÉTUDES SUR LA NATURE HUMAINE. Essai de physiologie optimiste* par ELIE METCHNIKOFF Masson et C^{ie}, éditeurs).

LES LOUANGEURS DU TRAVAIL

De FRED. NIETSCHE :

Dans la glorification du travail, dans les infatigables discours de la bénédiction du travail, je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et d'un intérêt général : l'arrière-pensée de la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail — c'est-à-dire de cette dure activité du matin au soir — que c'est la meilleure police, qu'elle tient chacun en braise et qu'elle s'entend vigoureusement à étriper le développement de la raison, des convoitises des envies d'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, il retire cette force à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l'amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but minime et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société, où l'on travaille sans cesse durablement, jouira d'une plus grande sécurité ; et c'est la sécurité que l'on adore maintenant comme divinité suprême. — Et voici (o épouvante !) que c'est justement le travailleur qui est devenu dangereux ! Les individus dangereux fourmillent ! Et derrière eux, il y a le danger des dangers — l'individuum !

(*Aurore, réflexions sur les Préjugés moraux*, 1 vol. Mercure de France.)

Enquête sur les tendances

actuelles de l'anarchisme (1)

Les questions posées sont : 1^o Qu'entendez-vous par anarchie ? ; 2^o Quel est votre idéal quant à une société future et quelle doit être, selon vous, la société de demain ? ; 3^o Quelles sont, selon vous, les modifications successives que subira la société pour y parvenir ? ; 4^o Quels sont les moyens que vous considérez comme les meilleures pour hâter l'avènement de l'état social que vous préconisez ? ; 5^o Considérez-vous qu'une alliance sur le terrain de la philosophie et sur celui de l'action soit possible entre les différents groupes dont nous avons parlé ci-dessus et, si oui, quelle peut en être la base ; 6^o Considérez-vous qu'une alliance analogue puisse exister entre les diverses fractions du socialisme ? ; 7^o Si vous vous êtes éloigné de l'anarchisme après y avoir adhéré, quelles sont les raisons qui vous ont fait agir ? ; 8^o Quelle est, selon vous, la conduite individuelle qui, dans la société actuelle, est la plus conforme à vos théories ? ; 9^o Quelle est, à votre avis, la situation actuelle de l'anarchisme et à quel avenir vous semble-t-il appelé ?

Eugène LERICOLAIS

1^o Le sens étymologique (an, privatif, arché, gouvernement) étendu légèrement, en ce que j'imagine l'anarchie non seulement comme un état privé de souverain, individuel ou collectif, mais aussi de toute espèce d'autorité ; quelque juste soit la volonté quasi-universelle d'individus, celui qui se rebelle contre leur manière d'agir et de penser, peut avoir raison quant à lui-même, et doit être respecté, lui et sa révolution.

2^o Le seul idéal possible est celui dont les détails nous échappent encore mais dont les grandes lignes tiennent nécessairement dans la satisfaction assurée à chacun de ses aspirations morales et de ses besoins matériels, y compris ceux de luxe s'il en subsiste encore après une éducation rationnelle, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, le besoin de luxe étant une déformation d'un état vers la beauté.

3^o et 4^o. Je n'imagine pas les modifications successives dont vous parlez. Les changements de société se font habituellement par à-coups et cataclysmes. Autrement nous en serions voués à la fameuse révolution en trois mille ans. Nécessairement et comme corollaire de ma précédente opinion, la violence sera obligée pour opérer le changement désiré.

Nonobstant il y a un certain nombre d'individus suffisamment intelligents et relativement assez peu privilégiés dans l'état actuel, qui donneront de bon gré leur adhésion au programme anarchiste.

Donc, un des moyens les meilleurs — et ceci est une *la Palissade* — est la propagande de sous toutes ses formes, à commencer par l'instruction et particulièrement faire connaître aux masses *l'histoire vraie* des religions et des peuples, en lieu et place des absurdités qu'on leur enseigne.

A ce point de vue et s'il était vraiment libéré de tout préjugé, l'effort d'Hervé avec son *Histoire de France* serait excellent.

5^o Oui et non ; c'est-à-dire que nous, ayant presque fini d'évoluer, nous ne devons pas, à mon sens, détourner les penseurs moins avancés ; la force des choses nous amènera vers nous. En conséquence, laissons-les venir ; ne les attaquant pas, mais n'allons pas non plus leur faire des concessions pour avoir leurs bonnes grâces.

6^o Oui, malgré qu'elles toutes assez loin de la vérité, leurs erreurs, qu'elles dépendent avec énergie, sont un agent de discorde essentiel.

7^o Ce n'est point mon cas ; pour ce qui est des autres, j'estime que jamais ils n'ont été intégralement anarchistes ; arrivé à un but

(1) Voir le *Libertaire* depuis le n° 51 (9^e année).

ESSAI SUR L'Individualisme Essentiel par André VEIDAUX

Mais ces variations intéressent-elles des individus exclusivement ou des dynasties, des colonies d'individus ? Nous avons montré dans ce transformisme l'importance de la fonction temps. Toutefois, bien que concevoir la résolution du nombre humain en autant d'êtres singuliers paraîsse pure décence, l'abondance des dégénérés dits supérieurs dégénéreraient en tétraplogie universelle, nous nous garderons, par malice, de répudier cette décence qui, sous le sobriquet de folie du logis, extravagante dans le présent pour la raison de l'avenir. Et puis, la question n'est pas là. L'individualisme se félicite surtout de suggérer le mieux et le meilleur, de revendiquer l'autonomie de la personne, de fortifier l'idiotsyncrasie du sujet, quel qu'en se présente à la vie. Tant mieux si la gageure individualiste triomphe avec le paradoxe.

L'individualisme physique s'édifiera sur les nuances infinies dont les traits généraux appartiennent au type des races nouvelles et renouvelées. On sait que plus l'animal se supérieure, plus son organisme est compliqué. Les fonctions se développent en nombre et en intensité, les organes mixtes se différencient, se dédoublent, s'individualisent, augmentent ainsi la richesse de même que la délicatesse de leur emploi respectif au sein de l'harmonie biologique. Et comme la différenciation implique l'idée d'une opération éliminatoire : ou les fonctions dispersées seront absorbées par la fonction primaire, ou les résidus de l'opération seront dénaturés, tendront à l'inertie. On le voit, l'individualisme physique a de quoi s'exercer opiniâtrement, sans qu'on crie à l'insuffisance des matériaux, à l'impuissance des procédés ni à l'inviscramble des résultats. A l'individualisme physique succèdent

l'économique et l'intellectuel, et la gradation conduit au moral, selon le principe de la construction de notre square, ce dernier mot pouvant être également pris dans le sens de carré ou de jardin. Les différenciations économiques et intellectuelles dériveraient donc parallèlement de la même souche physique, tels les règnes végétal et animal qui surgissent parallèlement du même règne minéral, de la commune maternité protocellulaire.

L'ordre indiqué, à peine génétique ou chronologique, renseigne moins sur la succession pendant la durée de l'existence personnelle que sur la sériation de qualité dans l'idée du développement logique et conservant des facultés de l'individu. En effet, le quatuor individualiste accuse entre ses parties une telle mutualité d'exécution qu'il est difficile, tout au moins à notre époque où les concepts valables d'éducation s'affirment intégraux, de les isoler, de les particulieriser. J'oserais même avouer que je ne sais pas si est permis sincèrement de les situer en phases consécutives dans le cours de l'évolution, tellement il est tentant de confondre les premières manifestations différentielles de l'énergie cosmique avec le point de départ, avec les premiers indices de l'individualisme économique, intellectuel et moral qui conquierra son droit à l'état-civil quelques dix milliers de siècles plus tard !

Les périodes caractéristiques de chacun des individualismes se sont évidemment échelonnées dans le temps sidéral et s'échelonnent dans la durée de la vie personnelle... Nous avons fait des réserves quant à la culture efficace de l'individualisme physique ; l'individualisme économique se présente beaucoup mieux à l'effort de l'homme. Pour les choses dont la substance participe de l'évolution, nous ne remonterons pas toujours jusqu'au déluge ; aussi pour ce qui concerne la chose économique nous dirons seulement, combien, depuis l'apparition des protestants jusqu'à nous, elle s'affirme invraisemblablement, non-seulement comme le substratum de la chose intellectuelle et morale, mais comme la pierre angulaire, la condition impérieuse et *sine qua non* de la vie matérielle, de la vie végétative, or, sous le coup de quels épouvantables conflits et de quels monstrueux déchets !

Le problème économique est résolu à priori par la certitude statistique que l'agriculture et l'industrie produisent une quantité de subsistances très supérieure aux besoins de la consommation. L'obstination du serf à cultiver son insécurité en se taillant frustrer des bénéfices de la machine et de la science utilitaire, en refusant encore de souscrire à la loi du moindre effort et du meilleur rendement, en favorisant des suffrages domestiques des mœurs déprédatrices des maîtres, incure, gaspillage, accaparement, etc., etc., voilà qui illumine le paradoxe insolent de la plus grande richesse et de la plus grande misère, dans l'excès de la production et l'insuffisance de la consommation... Nous ne détaillerons pas davantage. La critique économique moderne oblige tout honnête homme qui n'est pas dénué d'esprit et de cœur.

Or, l'individualisme s'appliquant au domaine économique poursuit la réalisation de la satisfaction intégrale des besoins physiques, tout au moins selon le minimum légitime de répartition dont est susceptible à justice communiste, le communisme économique pouvant être seul capable de ce moindre effort et de ce meilleur rendement que nous invoquons tout à l'heure. Ma contribution personnelle à l'étude de l'*Équation générale des subsistances* (1) me permet de déclarer que, pratiquant ce régime intensivement pour l'agriculture et l'industrie, chaque homme valide pourra ne plus travailler que quelques quarts d'heure par jour, et encore la nécessité de dépenser ses forces physiques sous peine de déchéance entraînera-t-elle dans ce compte pour une part. J'établirai, en opposition à celles de Darwin et Malibius et de Proudhon, les équations normales de la

tel que celui-là, nulle raison ne doit vous faire reculer sur la route parcourue et vous y faire asseoir à moitié chemin.

8^e Aucune. En effet, nous sommes une minorité ayant des idées contraires à tout ce qui nous entoure et dont nous devons nous servir pour vivre.

L'absence de préjugés pour soi et les autres, le moins de concessions possibles à la société, une protestation continue contre les iniquités qui nous révoltent, l'aide à tous ceux des camarades qui en ont besoin, me paraissent les attitudes les moins malpropres qu'un anarchiste puisse garder.

9^e Point si déplorable qu'on le croit généralement, étant donné que chaque jour agrave l'écoeur de ceux qui ont suivi les divers politiciens. Il est incontestable que le nombre des camarades augmente partout.

Cependant nous sommes trop ignorants de notre mouvement ; encore trop *Sociétards actuels*, si j'ose ainsi dire pour abdiquer les petites querelles qui nous divisent et enfin pas assez riches pour soutenir notre propagande.

Tout cela, et particulièrement ce qui concerne la dernière réflexion, provient d'un défaut d'entente.

Quoi qu'il en soit, j'ai confiance en l'avenir.

Aux camarades.

N. B. — Je prie la rédaction des journaux et revues qui publient des articles ou des notes faisant allusion à la « Décadence anarchiste » ou à l' « Enquête sur les tendances actuelles de l'Anarchisme » de vouloir bien me les faire parvenir à l'adresse suivante : Jean Marestan, au bureau du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel. J'ai appris que des articles et des notes en ce sens avaient paru dans *l'Insurgé* de Liège, *l'Homme Libre* et *l'Ennemi du Peuple* de Paris, *Natura et Terra* y *Libertad* d'Espagne, ainsi que dans plusieurs feuilles de l'Amérique du Sud. Je serais redétable aux camarades qui possèdent les numéros où ils ont paru de vouloir bien me les envoyer le plus tôt possible. Jean MARESTAN.

L'ORGANISATION DU BONHEUR

Errata. — Dans le dernier numéro les 2 passages suivants ont été omis :

Après les mots «... *Matières premières destinées à la fabrication des appareils de sondage* » mettre :

— Fabrication de ces appareils et leur transport à l'endroit voulu ;

— Travaux de sondage ;

— Mouvements par lesquels on s'est procuré... Après les mots « *Gare au plus fort !* » mettre : La vérité est qu'aucune justification n'est possible à l'idée de propriété individuelle de la substance brute, pas plus qu'à celle de propriété collective, idée qui implique la conception de quote-part.

La vérité est que seul le besoin... P. J.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

Le Théâtre

Sous le patronage de l'*Essor*, théâtre d'art, avait lieu à Cluny, la semaine dernière, la répétition générale de la *Princesse Fugitive* ou le *Prunier d'Or*, et de *Liberté*, deux pièces en vers.

La première œuvre, tableau en un acte, par M. Fernand Sarnette, déroule son action au temps où les princesses épousaient des troubadours. La princesse, c'est Yseultine, fille du bon roi René ; l'heureux troubadour, c'est Cascarinet. Cascarinet a d'ailleurs un rival, terrible et puissant, le vieux sénéchal, qui, pour se débarrasser de lui, ordonne tout simplement qu'il soit pendu haut et court. Cet excellent roi René confirme la sentence. Mais la Panicaude, une bohémienne, dont le poète pauvre et généreux a secouru la détresse, lui a fait cadeau d'un talisman qui doit, quand il sera en danger de mort, lui sauver la vie en faisant surgir un miraculeux prunier d'or. Mais malheur à qui se servirait du talisman avec des mains impies : il mourrait avant la fin de la journée. Bon moyen pour René de mettre ses courtisans à l'épreuve : mais aucun d'eux ne se sent assez irréprochable pour tenir le dangereux prodige : tous, effrayés se récusent. La Panicaude vient, du reste à temps, pour dire que le prunier d'or ce n'est qu'un symbole.

René, bon prince, accorde la vie sauve à Cascarinet. Or, Cascarinet n'en veut pas, à moins d'avoir par-dessus le marché, Yseultine. Et René, encore meilleur prince, la lui donne.

Evidemment, il ne faut pas regarder de trop près à la stricte vraisemblance. Elle est remplacée par la naïveté, qui ne manque pas d'un certain charme.

Liberté, drame en quatre actes, de M. Massillon Coicou, nous transporte au Cap, où nous assistons à l'émancipation des nègres par la Révolution de 1793.

Le poète, un nègre lui-même, traite un sujet qu'il devait, plus qu'à un autre, lui être cher. L'égalité politique des blancs et des hommes de couleur africains vient d'être proclamée à Saint-Dominique. L'application de cette mesure rencontre chez les colons la plus vive résistance. Un riche planteur, Colonval, dirige le mouvement. L'autre parti a comme chef les commissaires de la Convention, Soutonax et Polverel ; la baïcale se déclare : Soutonax et Polverel appellent à leur secours des bandes d'esclaves, et, grâce à eux, ils triomphent ; pour les récompenser ils les affranchissent. Mais le souffre puissant de la liberté a soulevé maintenant tous leurs frères en servitude : tous veulent secouer leurs chaînes. Les colons parviennent à mettre de leur côté les affranchis, deviennent à leur tour possesseurs d'esclaves. Colonval va jusqu'à proposer, comme suprême ressource, de se jeter entre les bras des Anglais. Abandonné de tous ses amis qui réprouvent ce conseil de trahison, il se tourne vers les esclaves, et réussit un instant à leur persuader que les commissaires les trompent par des promesses capitélées, et les amusent par d'indéterminables détails. Mais enfin, voilà qu'après une longue et anxieuse attente, Soutonax, devant l'autel civique leur octroie solennellement, au nom de la Convention, cette liberté tant désirée. A sa proclamation il joint un bût de morale : Il faut aimer et non hâter.

Les intrigues des colons cherchant à diviser pour régner sont bien observées : l'affranchi, ce type du parvenu ; l'esclave, crédule, pour avoir été beaucoup abusé, sont des instruments dociles et qu'ils manient à merveille. Polverel, l'un des commissaires, gâte sa générosité naturelle par ses timides hésitations de fonctionnaire ; Soutonax, son collègue, a plus de décision et d'indépendance ; ce contraste est juste et d'un bon effet. Les craintes et les joies enfantines des nègres sont prises sur le vif.

Par malheur le drame traîne, et l'intérêt l'abandonne. C'est souvent plutôt de l'histoire découpée

en dialogues et en discours — trop de discours ! — qu'une pièce véritable et mouvementée. Le personnage essentiel, celui dont le sort nous émeut, nous inquiète et nous réjouit, c'est... les nègres. Mais les nègres, ce n'est pas quelqu'un en chair et en os : c'est une collectivité trop abstraite et pas assez vivante.

S.

Causeurie ouvrière

Ouvriers des champs

Le temps n'est plus où l'ouvrier des villes professait une sorte de dédain pour le travailleur de la terre.

A mesure que le travailleur citadin s'est affranchi de ses préjugés corporatifs ; à mesure qu'il a compris combien l'*esprit de corps... de métiers* était imbécile, il a mieux senti le besoin de se rapprocher de son frère le paysan, dont le travail est la source même de la vie.

Les militants de nos Bourses du Travail ont fort bien saisi que s'ils voulaient faire pénétrer au sein des masses ouvrières de la campagne, les idées de révolte et d'affranchissement qui animaient déjà les exploités des villes, il leur fallait aller faire de la propagande syndicale parmi ces camarades et pour cela devenir des propagandistes aptes à traiter les questions économiques et agricoles susceptibles d'intéresser les esclaves de la terre et des grands ou petits propriétaires.

Ces dernières années, la propagande syndicale aux ouvriers des champs a très bien marché.

A Bourges, pour ne citer que cette localité, le secrétaire a pu former en moins d'un an une sérieuse fédération des ouvriers bûcherons. Trois à quatre mille travailleurs sont groupés dans cette fédération qui a déjà obtenu des résultats.

D'autres satisfactions encore viennent d'être obtenues par les paysans méridionaux syndiqués.

L'actuel mouvement des paysans du Midi est du meilleur augure. C'est un premier mouvement. Il fut superbe. Il le fut surtout parce que l'élément politique ne s'y mêla nullement et que seulement le principe syndicaliste l'anima.

Tout le monde syndical est d'accord pour admirer ce symptôme, le réveil des *Jacques* de notre nouveau siècle, puisque d'un bulletin de Bourse du Travail je détache la constatation suivante, à laquelle je ne veux rien retoucher :

« A Sérignan et à Nézignan-l'Évêque, villages des environs de Béziers, des syndicats d'ouvriers paysans s'étaient formés comme dans beaucoup d'autres villages, qui s'étaient ensuite reliés par le biais de la jeune Fédération agricole du Midi. Eclairés tout à coup par l'éducation syndicale sur la triste misère, sur leurs droits légitimes et sur leurs forces réelles, les travailleurs paysans de ces deux communes se décidèrent un beau jour à ne plus vouloir travailler 7 heures par jour pour un salaire de famine de 2 francs et demandèrent à leurs exploitants propriétaires un salaire de 2 fr. 50 pour 6 heures de travail. Ceux-ci, naturellement, refusèrent ; mais nos braves paysans ne reculèrent pas et se mirent en grève.

Près de mille travailleurs cessèrent le travail à Nézignan et à Sérignan, où la grève fut générale. Le mouvement, soutenu par la Fédération, menaçait de s'étendre à d'autres communes, et peut-être à toute la région, et ce qui est surtout à retenir dans ce bel acte de révolte paysanne, c'est que les ouvriers étrangers, italiens et espagnols, assez nombreux dans ces contrées, suivirent leurs camarades français avec un ensemble et un enthousiasme reconfortant.

Le mouvement était trop sérieux et trop conscient pour que les patrons résistent longtemps. Au bout de 48 heures, ils cédaient tous et les travailleurs obtenaient ce qu'ils demandaient : 2 fr. 50 par jour de 6 heures de travail, soit une augmentation de 50 centimes et une réduction de travail d'une heure par jour.

« Est-ce concluant ?

« La morale de cette grève est que le syndicalisme a conquis définitivement droit de cité chez les paysans, que les travailleurs des champs veulent se sauver, eux aussi, tout seuls, en dehors du terrain politique, et qu'ils emploient, pour cela, la méthode syndicale, puisque la grève est l'application par excellence de l'action directe.

« Bravo ! paysans !

Aux militants libertaires et syndicalistes des villes à continuer leur belle propagande dans les campagnes.

A ceux qui n'ont pas encore tenté ce sport intelligent qui consiste à profiter de son dimanche pour aller faire de la propagande anarchiste dans les plaines et dans la montagne, à imiter ceux de nos amis qui l'ont déjà fait.

Le terrain est étonnamment préparé pour recevoir la semence des idées de révolte et des rêves de sociétés communistes qu'il voudra réaliser.

Le paysan a plus encore, peut-être, que l'ouvrier des villes le sens de la coopération communiste : il l'a en raison même de son appétit au gain, qui le rentrera complaisant pour toute entreprise susceptible d'augmenter ses recettes ou de diminuer ses frais de production. Il a aussi la haine du grand propriétaire, la haine du percepteur, la haine des bureaux de régie, la haine des mille sanguines collées à ses flancs, et la résignation avec laquelle il supporte son sort n'est qu'apparente. Si les Bourses du travail, habilement et patiemment, sans vouloir précipiter le cours des choses, entrent en contact avec l'ouvrier de la terre, elles auront bientôt entraîné dans l'armée prolétarienne de nouveaux soldats, difficiles à convaincre, il est vrai, mais doués, une fois convaincus, d'une ténacité et d'un courage à toute épreuve, ainsi que l'ont prouvé les guerres de la Vendée, que l'affaire hier même l'affaire de Coubzoz. Le paysan est un révolté naturel, Montrons-lui son véritable intérêt, dévoilons-lui la Vérité que nous concevons !

G. Yvetot.

AGITATION

CAMBRAI. — Les 1.300 tisseurs du Cateau et les 300 tisseurs de Neuville sont toujours en grève depuis cinq semaines. A Neuville, le maire a refusé de recevoir des gendarmes dans la commune. Par contre, au Cateau, le maire, qui dans ce grand conflit semble perdre son sang-froid, a fait venir des gendarmes en nombre et journallement en charge sabre au clair sur les grévistes. Un arrêté municipal interdit les attroupements de plus de cinq personnes.

Les patrons refusent toujours de discuter avec les ouvriers, de même qu'ils ont refusé l'arbitrage. Cette intransigeance hautaine indigne de plus en plus les habitants.

NARBONNE. — Les grèves des travailleurs de la terre battent leur plein et menacent de prendre de l'extension. Toute la région est en grève.

A Capestang, il y a eu des manifestations sur les domaines d'un aristocrate, le nommé Du Lac.

A Coursan, le régisseur d'une propriété a eu les côtes caressées à coups de trique, il avait tiré sur des grévistes avec un revolver.

A Narbonne, les grévistes ont obtenu trois francs par jour et cinquante centimes par heure supplémentaire.

A Coursan, toujours, voici les derniers tuyaux : Vendredi vers trois heures du matin, le tambour batit la générale. Les grévistes allèrent en hâte se poster sur les chemins conduisant aux propriétés. A six heures, les cloches de l'église sonneront à toute voix. Un ouvrier gréviste, monté sur le clocher, hissa au sommet de la croix le drapeau rouge de la grève. Les ouvriers massés devant l'église, poussèrent des acclamations, puis allèrent conspuer certains propriétaires. L'administration préfectorale, avisée par le maire de Coursan, a fait lever le drapeau rouge.

Faut dire que dans ce pays, les travailleurs agricoles ont été éduqués par une poignée de gars courageux, d'anarchistes déterminés et convaincus qui ne se paient pas de mots.

A Mèze, une partie des patrons accorde 2 fr. 70 par journée et 50 centimes par heure supplémentaire. Les autres n'ont pas répondu ; les grévistes semblent ne point vouloir lâcher.

Les ouvriers terriens de Pinet se sont joints au mouvement.

Voici que les paysans se réveillent. Allons, les maîtres, gare la casse. Il pourra en cuire pour votre peau.

HENNEBONT. — Une grande et importante réunion a eu lieu dimanche, dans l'après-midi, à propos de la grève d'Hennebont. Plusieurs milliers d'ouvriers y assistaient et ce meeting a pris une importance exceptionnelle.

Des discours ont été prononcés par différents orateurs, qui ont attaqué principalement le général André et les socialistes gouvernementaux. A l'issue de la réunion, un ordre du jour blâmant le ministre de la guerre et M. Jaurès a été voté à l'unanimité. La grève continue.

LYON. — La grève des tisseurs est terminée, après entente entre les patrons et les ouvriers.

Par contre, les tanneurs et les corroyeurs du bâton Perrin, à Villeurbanne se sont mis en grève pour protester contre le renvoi brutal de trente-huit de leurs camarades.

Le personnel de la compagnie de navigation a demandé à reprendre le travail. Nous ne savons à quelles conditions, n'ayant aucun renseignement.

ALJACCIO. — Les débardeurs ont repris le travail. Ils ont obtenu cinq francs par jour pour neuf heures de travail.

Les ouvriers des quais de Bastia, par contre, ont déclaré la grève.

Le mouvement des travailleurs des ports de la Corse a eu pour conséquence une agitation parmi leurs camarades des ports de la terre ferme. A Nice, à Toulon, à Marseille, il y a eu des grèves par solidarité.

LILLE. — La commission gouvernementale sur l'état présent de l'industrie textile, cette semaine, va commencer sa petite ballade.

Elle fera Armentières, Roubaix, Lille, Tourcoing, etc. Les syndicats ouvriers et patronaux sont conviés à se présenter devant la commission en question.

Qui sortira-t-il d'avantage pour les braves travailleurs de cette promenade ? Rien du tout. Et, il en est ainsi de toutes les fouteuses gouvernementales qui n'ont qu'un but : faire patienter les bourgeois, nos maîtres, se trouvent si bien.

LIMOGES. — Ici, messieurs de la capitale, je gage que nos politiciens sont plus préoccupés que les vôtres. Ils se préparent déjà en vue des prochaines élections, je veux dire qu'ils commencent à s'injurier, se lancer à la face les uns des autres sans mal de vérités. Le bruit ne vient que des coulisses électorales, mais nous permet de conjecturer que des socialistes révolutionnaires se prononcent contre l'action directe. Ils pensent que les électeurs ne sont pas disposés encore à user de cette unique méthode. Les électeurs ?... Oh ! oui...

Un abbé a été admis dans une U. P. à essayer de prouver l'existence de son Dieu. Il l'a été démontré — en réplique — l'existence d'une aberration d'esprit très accentuée ou d'une perfidie intérieure chez les croyants.

— Faure nous a fait une conférence. Une sommité du parti royaliste (nous possédons cette variété), l'a confondue sous forme de trois questions. A la première réponse de notre ami, ce farouche champion de la royauté gagne en arrière un tiers de l'espace qui le sépare de l'issue de la salle. A la deuxième, nouvelle reculade. A la troisième : plus d'homme, piteuse disparition. Pour éviter un tel sort, et pour se concilier les bonnes grâces de Sébastien, un politicien — possesseur cependant de l'envergure que lui offraient ses sous-rédacteurs — est venu tenir un discours ultra-anarchiste. Comme quoi une logique serrée se fait redouter.

— Suivant le désir des ouvriers conscients, la Fédération syndicale a donné une réunion publique pour discuter de l'action directe. Le même politicien cité plus haut, alarmé de ce que, d'une approbation de celle-ci il résulterait bien naturellement un blâme implicite à l'adresse du parlementarisme, a fait dévier la discussion. Si bien que les assistants remirent à différents congress qui auront lieu ultérieurement le soin de se prononcer pour ou contre cette tactique. Ces assistants se sont jugés trop bêtes *ad hoc*. Il faut vraiment qu'ils se fassent redouter.

— Suivant le désir des ouvriers conscients, la Fédération syndicale a donné une réunion publique pour discuter de l'action directe. Le même politicien cité plus haut, alarmé de ce que, d'une approbation de celle-ci il résulterait bien naturellement un blâme implicite à l'adresse du parlementarisme, a fait dévier la discussion. Si bien que les assistants remirent à différents congress qui auront lieu ultérieurement le

peintures, des bronzes, des livres, etc., etc. en tout plus de 100 lots.

On trouve des billets aux bureaux du *Libertaire*.

Causeries populaires des X et XI. — 5, cité d'Angoulême, samedi, 23 janvier, à 8 h. 1/2, Causerie Sociologique; mercredi, 27 à 8 h. 1/2. Causerie par Albert sur l'Énergie électrique.

Causeries populaires du XVIII. — 30 rue Muller. Lundi 25 janvier à 8 h. 1/2, Causerie par Libertad sur la Coopération.

Coopération des idées, 157, faubourg St-Antoine Vendredi 22, Groupe d'études. L'état socialiste (suite) samedi 23, Halpérine Kaminské : Chez Tolstoï; dimanche 24, au Château, à 2 heures grande matinée; le soir au faubourg : Les Tenailles, pièce en trois actes de Paul Hervieu; Lundi 25 Paul Bureau, La crise morale des temps nouveaux; mardi 26 A. Baumann. La responsabilité sociale des riches : mercredi 27, Alcante de Brahm : Les précurseurs littéraires du Socialisme, l'action révolutionnaire; jeudi 28, J. Péladan, Philosophie et esthétique de la tragédie III. L'ananke et les oracles; vendredi 29, Groupe d'études : La liberté d'enseignement.

L'Action théâtrale, groupe artistique de la rive gauche. — Répétition, vendredi à 8 h. 1/2, salle de l'U.P. Mouffetard, 76 rue Mouffetard.

Pianiste et orchestre à la disposition des groupes pour concert ou bal.

Envoyer la correspondance au camarade Sandrin, 11, impasse Cœur-de-Vey, Paris.

Les Antirates. — Vendredi 22 janvier à 8 h. 1/2 Salle Jules, 6 boulevard Magenta : « Réorganisation du groupe. »

Tous les camarades désirant faire de la propagande collectivement sont priés de se joindre à nous.

L'Education libre, 26 rue Chapon. — Nous avertissons les camarades souscripteurs à la brochure : « L'Absurdité de la Politique », qui n'ont pas joint le montant à l'envoi de leur souscription de la faire au plus tôt; il nous est impossible de la faire imprimer autrement, nos ressources ne nous le permettent pas.

La Coopérative Communiste, 68, rue François-Miron, dans la cour, à droite, à l'entresol. — Jeudi 21 à 9 heures réunion des Coopérateurs. — Causerie par un camarade.

Tous les jeudis et samedis, commandes et distribution de produits.

Métropolitain, station St-Paul.

Le Rayon de soleil. — Société de Vacances Populaires. Réunion du lundi 25 janvier. — U.P. de Montmartre. — L'Education Sociale, 3 et 5, rue Jules-Jouy. — Ordre du jour : Projet de nouvelles colonies.

Saint-Denis. — *La Raison*, 15, rue de la Boulangerie (ancien hôpital). — Vendredi 22 courant, à 8 h. 1/2, l'Anarchisme à travers les âges, par Janvion.

ALGER. — *Groupe de propagande libertaire*. — Les membres du groupe ainsi que tous les révolutionnaires sont instamment priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 31 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, au local de l'Université populaire, boulevard Bugeaud. Extrême urgence. Organisation des conférences Louise Michel-Girault.

GRENOBLE. — *Groupe d'Etudes libertaires*. — Les camarades sont informés que les réunions du groupe auront lieu dorénavant tous les samedis soir, salle du café Barnave au 1^{er}, passage Barnave, à côté du bazar la Maison Universelle, rue Lafayette.

La situation politique à Grenoble nous semble indiquer aux camarades la nécessité qu'il y a à ce que l'on se voie pour discuter et se concerter sur les meilleures moyens à employer à l'heure actuelle, pour répandre nos idées dans la région. La plupart des ouvriers intelligents sont dégoûtés des palinories des politiciens et ne demandent qu'à s'instruire. A nous de les aider.

Ainsi donc à samedi soir au local indiqué plus haut.

LILLE. — Les camarades de Lille sont priés de se réunir au siège provisoire du groupe, rue du Bourreau, 38, le samedi 23 janvier, à 8 heures.

Organisation de la conférence Louise Michel-Girault. Questions importantes. Présence indispensable.

TOULOUSE. — Le groupe anarchiste des pêcheurs à la ligne fêtera, samedi 23 janvier, à 8 h. 1/2, la juste exécution du tyran Louis XVI.

MARSEILLE. — *Le Milieu libre de Provence*. — Dimanche 24 janvier, réunion de tous les adhérents, bar Frédéric, 11, rue d'Aubagne, à 5 heures du soir. Lecture de la correspondance. Organisation de la soirée artistique.

Jeudi, 28 janvier, réunion contradictoire sur les syndicats et les Milieux libres. Tous les adhérents sont priés d'assister à cette réunion.

(Quartier des Chartreux). — *Groupe Les Conscients*. — Dimanche 24 janvier 1904, à 2 heures de l'après-midi, grande matinée, *Causerie-concert*, boulevard de Roux, 12, café Trianon. Entrée gratuite.

MARSEILLE. — *Groupe Les libertaires*. — Les camarades sont instamment priés d'assister à la réunion qui aura lieu jeudi 23 courant à 9 heures du soir au bar Frédéric pour l'organisation des *Conférences Louise Michel-Girault*.

En outre, une conférence aura lieu à Saint-Henri. Les camarades de Saint-Louis, St-Henri, Lestaque sont priés d'assister à cette réunion pour l'organisation de cette dernière conférence.

LYON. — *Groupe Germinal*. — L'état de notre cause ne nous permettant pas de publier le bulletin mensuel que nous aurions désiré, nous faisons appel à la bonne volonté des journaux libertaires pour publier notre compte rendu financier.

Recettes : première liste, 4 fr. 75 ; 2^e, 2 fr. 10 ; 3^e, 3 fr. 50 ; 4^e, 1 fr. 50 ; 5^e, 2 fr. 70 ; 6^e, 2 fr. 60 ; 7^e, 4 fr. 05. Divers : Rainaldo, 0 fr. 25 ; Vignes, 0 fr. 30 ; Pernier, 0 fr. 45 ; Bordat, 0 fr. 50 ; H. Fabre, 3 fr. 15 ; Groupe de Vienne, 5 fr. ; des camarades zingueurs, 1 fr. 40. Total : 32.75.

Dépenses : port, inventus, *Libertaire*, *Homme Libre*, *Temps Nouveaux*, 4 fr. 50, timbres pour les expéditions, 18 fr. ; correspondance, 2 fr. 05. Total : 24 fr. 55.

Recette : 32 fr. 75. Dépenses : 24 fr. 55. Reste en caisse 8 fr. 20.

Dans ce compte rendu ne figurent que les sommes reçues et dépensées pour notre service

de journaux. Les autres fonds étant destinés à la brochure.

Le groupe a expédié depuis le peu de temps que le service fonctionne près d'un millier de journaux et de brochures. Dans ce chiffre les journaux entrent pour la plus grande partie, l'état de la caisse ne nous ayant pas permis l'achat de brochures. Mais, nous espérons faire mieux si des camarades veulent bien nous aider. Notre action n'est pas à dédaigner quand on pense que des milliers d'individus ne connaissent l'anarchisme que de nom. Ce sont ceux-là qui faut éclairer et aussi les sincères dont la bonne foi a été surprise par les arrivistes de tout acabit. Que les camarades nous envoient les adresses qu'ils pourront se procurer et la propagande sera féconde. Adresser la correspondance au secrétaire du groupe Germinal, café de l'Isère, 26, rue Paul-Bert.

Le groupe Germinal organise pour dimanche, 24 janvier, à 8 heures, salle Chamarrande, café de l'Isère, 26 rue Paul-Bert, une grande soirée familiale privée avec le concours des camarades du théâtre d'Art. Les militants des différentes écoles y sont cordialement invités. Une causerie sera faite par un camarade.

Nous lisons, sur le *Libertaire*, une communication dans laquelle un groupe de Lyon fait présenter nos noms des qualificatifs (poètes-chansonniers). C'est nous faire assurément beaucoup d'honneur, mais honneur immérité. Nous vous demandons de publier cette note pour que cette blague ne se reproduise pas. — C. CORNET, H. FABRE.

Le meilleur moyen pour soutenir LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis MATHA, administrateur, 15, rue d'Orsel.

ENTENTE ÉCONOMIQUE

Camarade T..., à Saint-Étienne. — Tu étais heureux, me dis-tu sur ta lettre, à l'idée de pouvoir enfin secouer le joug patronal et t'en affranchir ensuite. Malheureusement les prix d'entrée et de transport que l'on t'a donné sont exorbitants et c'est là la cause qui t'arrête.

Voyons un peu ce qu'il en est ! Ensemble, nous allons discuter les prix que tu me donnes, peut-être y trouverons-nous un moyen de remédier à ce que tu crois être un obstacle.

Tu me dis, le transport est de 6.55 les 50 kilos, l'entrée 8.25, l'achat, 8 francs, ce qui fait au total 22.50 les 1.000 livres portugaises vertes n° 4, qui pèsent 50 kilos.

Et bien, je suis sûr que tu fais erreur en ce qui concerne le transport, car le prix de 6.55 est le prix de transport par 100 kilos d'Arvert à Saint-Étienne.

Ensuite, le prix que tu cites pour l'entrée est sans doute le prix des Marennes, car, les Portugaises ne paient jamais plus de 8 fr. les 100 kilos que je sache, et encore c'est énorme. En dernier

lieu, le prix de 8 fr. qui est celui d'achat se trouve réduit d'un franc depuis la circulaire n° 2, ce n'est donc plus que 7 francs le mille. Tu peux te renseigner et tu verras que le prix approximatif de 14 francs est en réalité le prix auquel te reviendra le mille d'huîtres, cité ci-dessus.

Mais en supposant que ce soit toi qui aies raison et que le prix de revient soit de 21.80 le 1.000 de Portugaises vertes n° 5 qu'est-ce que cela peut faire ? Le prix d'entrée et de transport est le même pour les uns et pour les autres. Il n'y a qu'à augmenter le prix de détail et tout est dit.

Seulement, je tiens à te faire remarquer, que si le prix d'entrée et de transport se trouvent être celui que tu me donnes, c'est-à-dire égal pour les Marennes et les Portugaises, il y a intérêt à ne s'occuper que de la vente de la Marennes qui est supérieure et plus légère que la Portugaise.

D'autre part, si les prix que nous donnons sont les mêmes que ceux des maisons d'Arcachon, cela prouve que vous pourrez vendre les Marennes vertes au même prix que les marchands d'huîtres de Saint-Étienne vendant celles d'Arcachon, comme les premières ont une valeur marchande supérieure de 40 % sur les dernières, il n'est pas douteux que vous puissiez faire rapidement une bonne clientèle.

Cordialement à toi,

F. Cabazel,
39, rue Grimeaux, Rochefort-sur-Mer.

D..., à Roanne. — Chaque fois que votre commande n'atteint pas 50 kilos, vous avez intérêt de vous faire expédier par postaux de 10 kilos. N.C., à Nancy. — Certaines municipalités considèrent le reçu d'octroi comme permis de vente dans les rues.

V..., à Angoulême. — Ton idée est excellente, puisque la municipalité prévoit 16 fr. d'entrée sur les Marennes et 8 fr. sur les Portugaises, il n'y a qu'à organiser la vente à la campagne. Ce sera une nouvelle source de bénéfices et une facilité pour propager nos principes.

J. J., à Narbonne. — Il n'y a pas qu'à l'époque de Noël et de Carnaval que se consomment les huîtres, on en consomme pendant tout mois de l'année.

F. Calazel.

PETITE CORRESPONDANCE

Morel Antoine, place de la Halle, 5, à Saint-Chamond (Loire), désire correspondre avec les camarades du groupe de la Seyne-sur-Mer (Var) et un camarade de la Ciotat. Il désire aussi l'adresse de Sabatino pour communication urgente.

Pouchet, rue Etienne-Desforges, 10, à Châtillon-sur-les-Bagnoles (Seine), prie François Guillaume de l'en écrire.

Vérité, Bordeaux. — Vos idées sont bonnes et donneraient incontestablement des résultats, mais leur mise en pratique exige des capitaux que nous ne possédons pas, hélas !

Paul, Lille. — Pas reçu la carte en question.

Javet, Breteuil. — Avons expédié le 22 décembre. Faisons réclamation. L'abonnement avait été oublié. Excusez-nous.

Moreau demande des nouvelles du camarade Isidore, lui écrire au *Libertaire*.

La Généalogie de la morale (de)	3	3 50
Par delà le Bien et le Mal (trad. Weissoff et G. Arb.)	7	7 60
La Volonté de puissance (trad. H. Albert)	5	5 60
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3	3 50
La Morale de Nietzsche (P. Lasserre)	3	3 50
L'Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient (Archag-Tchobanton), introduction d'Anatole France	1	1 20
Le Trésor des Humbles (Maurice Materinck)	3	3 50
Les Massacres d'Arménie	3	3 50
La Fiction universelle (J. de Gauthier)	3	3 50
Dans les bas fonds (Maxime Gorki)	3	3 50
Les Vagabonds (Maxime Gorki)	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 50
Les Forces tumultueuses (E. Verhaeren)	3	3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkin)	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave)	2 75	3 25
La Société future (Grave)	2 75	3 25

L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)

La Grande famille (Grave)

Dieu et l'Etat (Bakounine)

En marche vers la société nouvelle (Cornelissen)

Biribi (Darien)

Soupes, nouvelles (Descaves)

Sous la casaque (Dubois-Dessaulle)

Physiologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon)

La conquête du pain (Kropotkin)

De la commune à l'anarchie (Malato)

Les Joyeusetés de l'Exil (Malato)

Philosophie de l'Anarchie (Malato)

Le Socialisme en danger (Domat)

La Révolution et l'idéal anarchique (Reclus)

L'Unique et sa propriété (Stirner)</p